



Couverture de Marie-Christine Poulain.

L'auteur naît en 1954 au Bourget, département de la Seine, à l'époque.

Après une vie passée en région parisienne, il vit en Morbihan depuis 2014.

Il se définit comme "pessimiste gai", et compense ses complexes et sa transparence par un humour incertain.

Une psychothérapie jamais achevée ne lui permet toujours pas de savoir exactement qui il est...ce qui lui convient plutôt bien.

On n'est jamais trop prudent.

Il écrit ce livre entre 2014 et 2016.



Patrick FOURNIER

DANS LES ARBRES

MAXIME ET MOI



« Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard »  
Aragon

ADELINE ET EVE

Ça a débuté comme ça. Moi j'avais jamais rien dit. Rien.  
Et maintenant sa taille m'obsède.

Vraiment.

Une seule fois je l'ai tenue, comme ça, le temps d'une danse  
de je ne sais plus quoi, un truc qui balançait, sans âme, sans  
importance autre qu'un rythme pré-coïtal, dans le meilleur des  
cas. Pour moi, ça avait été le pire, vous pensez bien.

D'abord sa taille :

mince,

si mince qu'on aurait pu en faire le tour d'une seule main à  
condition de l'avoir un peu large. Mais voilà, jamais je n'aurais  
imaginé Adeline danser avec un grand balèze aux mains  
cagneuses surgi d'une improbable ruralité !

Enfin tout ça pour dire que non, en fait, je ne pouvais imaginer  
pareille taille, que ceinte d'une main fine et soignée, comme  
celle d'un jeune homme grand et sec et spirituel et beau et sûr  
de son charme, intellectuel de khâgne, hypokhâgne et j'en

passe, un truc du côté de la rue d'Ulm.

Il l'aurait rencontrée à un anniversaire d'un copain de promotion, juste après les examens, là où on se lâche.

Je vois bien le truc :

une fenêtre au second étage ouverte sur le Panthéon. Dehors, l'été est bien là. On rit en bas, sur la place, en prenant des mariés en photo. Les invités sont nombreux et plutôt bien mis. Les dames parées de couleurs vives laissent penser à un aréopage plutôt "british". Chignons, escarpins qui claquent sur les marches de Saint-Etienne-du-Mont. Des messieurs stylés, queue de pie, font des traits d'esprit, comme ça, facilement, sans vulgarité, échappés d'une phrase trop vite lâchée dans le feu de l'ambiance et que l'on regrette aussitôt dite.

Non.

Tout est ici parfaitement spirituel. Ceux qui n'ont rien à dire se taisent comme pour mieux parler à leur tour. Quelques-unes, surprises des pavés inégaux du parvis, chancellent en piétinant. Les plus grands, dominant la place et surtout pas trop myopes, apercevront peut-être là-bas, au second étage d'un si bel immeuble, attirés par la musique trop forte, la taille d'Adeline, revenons-y, ceinte, vous dis-je, par les mains fines de l'étudiant grand et brun. Ils sont assis sur le rebord de cette fenêtre, appuyés sur la ferronnerie ajourée, qui laisse filtrer leur silhouette heureuse, abandonnée dans l'insouciance des beaux quartiers, un soir d'été.

Ça, c'est ce que j'imagine de plus probable pour elle.

Mais l'imagination ne vient pas toute seule, elle est le fruit de sa propre histoire, d'un patrimoine que l'on traîne et qui vient nous faire coucou à la moindre occasion. Et là, l'occasion n'est pas moindre.

Profitant de manière prévisible de cette danse qu'elle ne peut me refuser, j'enlace donc Adeline, main gauche dans sa main

droite, et la mienne sur sa taille. Voilà. Pas main pataude et trifouilleuse bien sûr, non : main prolongée du poignet puis de l'avant bras chastement entourant sa taille fine qui à présent m'obsède. Je me répète et ce n'est pas fini.

Tout de suite, j'ai l'impression d'une statue ferme et chaude, comme taillée dans la masse du bois d'un mannequin des Galeries Lafayette ou de celles des boutiques sexy de la rue Saint-Denis : une perfection, où le bas de sa colonne est le fleuve et ses reins le delta, et croyez-moi, la métaphore est faible.

Tout de suite elle me parle et je ne comprends rien car elle rit en même temps dans le barouf de la stéréo installée par la copine hébergeante de la soirée. Tourbillonnant donc avec cette fille parfumée dans mes bras, et bien malgré moi, je me revois dans les boums de lycée : caves enfumées, couples flirtant, mecs dans la lumière ou mecs dans l'ombre, là où déjà des futurs s'écrivent.

Adeline, ce jour-là, est un moment de lumière éphémère le temps d'une chanson. Un micro épisode de sa vie, l'éternité pour moi, et ce n'est pas que du pathos, c'est ma vérité. J'eus cette impression, je la confirme trente ans plus tard. Toute sa région lombaire roulant en rythme, la soie de ses cheveux balayant mon nez, encore son parfum, son haleine qui me susurre je ne sais quoi. Je ne peux l'écouter tant j'entends sa musique, mélodie prenant le pas sur le verbe, toujours. Tenez, comme un air désuet, mais si beau qu'il ne vous quitte plus de la journée. Cor de chasse, John Lennon, peu importe, tout peut émouvoir selon où et quand. Sa bouche a un petit défaut qui me rassure et lui donne un charme ! V'la que ça recommence ! Ou plutôt ça ne s'est jamais arrêté, je vous le dis, ça fait trente ans que ça dure.

Bon, on passe à autre chose, la vie, sa vie, celle que l'on domine, enfin, plus ou moins. J'habite Montparnasse, un deux

pièces : l'une donne sur des siècles d'Histoire, de lettres, de musiques, de gens qui sillonnent les allées dans tous les sens, de tombes totalement mégalos qu'il faudrait une fortune pour en faire de telles aujourd'hui. L'autre, plus prosaïquement, sur l'avenue du Maine. Il y a des gens qui ont refusé l'appartement à cause du cimetière, moi c'est ce qui a fini par me décider, c'est fou le charme des vieilles pierres, j'y reviendrai. Le calme, enfin. Pas une crotte de chien. J'y descends lire l'été pour le plaisir. Parfois des touristes me demandent où sont Gainsbourg ou Baudelaire, comme ça je révise un peu mon anglais et je me sens important. D'ailleurs, c'est fou le nombre de guides improvisés dans les cimetières qui ont ce besoin d'importance et qui ne vous lâchent plus, le service est rarement gratuit. J'en ai vu des féroces, des poursuivants ; pas de miracle, pourquoi y'en aurait-il ici plus qu'ailleurs ? Il y a un coin sympa caché dans une contre allée, près de Jacques Demy, avec un banc ayant appartenu paraît-il au cinéaste, bien connu des habitués. On y susurre des histoires avec Agnès Varda qui habite encore tout près; les gens sont dingues de ces trucs là. On s'arrache cet endroit aux beaux jours et j'en suis. Le silence, enfin, dans l'ombre de l'arbre, juste au dessus du banc ; pas très confortable quand même, mais bon, l'authenticité prévaut. Des pas feutrés, des pots de fleurs qu'on déplace, des murmures, du respect, une oasis dans le quatorzième qui en vaut bien d'autres.

Je me fourre de la farine plein les mains et j'espère que le téléphone ne sonnera pas avant que je m'en sorte. Je réussis plutôt bien mes pâtes à pizza alors que mes crêpes sont calamiteuses. Rouler la pâte, la peaufiner, est un plaisir. J'exécute avec brio le nappage sauce tomate et j'y ajoute de l'ail en souriant car Eve l'adore jusqu' à la déraison. Notre première soirée elle s'en est gavée au restaurant sans penser aux conséquences. C'était quand même pas difficile de

prévoir ce qui allait se passer entre nous dans les heures qui suivraient. Enfin bon, sans prétention quoi, disons, une possibilité assez probable suivant une journée à l'aider au boulot.

C'est elle qui lance l'idée du dîner en groupe comme pour ne pas me le proposer directement, comme une espèce de barrière sanitaire. Normal, un examen de passage, l'oral est fait, reste la pratique sociale. Ça se passe bien, à part Eve qui se tartine cette sauce à l'ail, j'en ai déjà parlé. Bref, on se retrouve chez elle dans une chambre sous les toits à Neuilly. Nous faisons ça comme ça.

Je ne sais pas comment, ou plutôt je ne sais pas pourquoi. Passer le temps ? Exister ? Jouir ? Oui, pourquoi pas ? Eve ne me plaît pas vraiment, non pas qu'elle soit disgracieuse, pas du tout, elle est un peu ronde et ça lui va plutôt bien. Des formes quoi, sans excès. Mais elle n'est pas le genre que je préfère. Pendant le voyage qui mène chez elle je ne cesse de penser aux autres, à celles que j'aurais préférées. Alors on le fait, pas trop bien, pas trop mal, assez tendre, rapide ; j'ai l'excuse de son haleine aillée vous pensez bien. Ça se passe comme une formalité, suite logique préformatée d'une journée complice qu'il eût été dommage de ne pas prolonger.

Notre seconde rencontre est différente.

Resto en bas de chez elle car elle n'a rien là-haut pour cuisiner. En fait, elle habite une chambre de bonnes, comme on disait avant, et qui appartient à ses parents, résidents de l'immeuble. Pour la bagatelle, ça se passe mieux, même très bien. Je me demande comment une fille gentille mais sans beaucoup de charme me fasse autant d'effets. Peut-être une sérénité puisée dans l'indifférence ? « Pour que ça marche y faut s'en foutre » comme dit un philosophe du boulot... Baiser d'abord, aimer ensuite, est toute sagesse. J'aurais dû continuer.

Donc ça a duré longtemps, petites pauses bisous, regards, bon

amant sûr de lui, ça ne m'arrive pas souvent. Pourquoi elle ? Et puis elle me trouve câlin, que moi au moins « je prends dans les bras après ». Elle s'y sent si bien qu'elle me parle beaucoup : de sa sœur, des personnes du boulot, des mecs qu'elle a connus, un peu voyous, de sa terreur des capotes qui craquent, la vie quoi, enfin, la sienne. Ses seins lourds sur mon épaule. J'étais bien sans y tenir vraiment. Marrant. Avec Eve je découvre le mec en moi.

Je pense à Adeline, qui, légère, aurait plané sous les draps. Mais voilà, elle n'est pas là. Qu'auraient-été ses mots à elle devant un si bon amant ? Quelles plaisanteries ou quel sérieux ? Quels éclats de rire ? Des yeux verts au lieu des yeux noirs, quelle importance ? Il suffit de fermer les yeux...

Non, bien sûr que non.

On ne se console pas à si bon compte. Le verbe suit la taille. Rondeur et lourdeur s'accrochent au sol. La légèreté elle, se fait oiseau. Les yeux noirs d'Eve sont beaux mais ne décollent pas, ils m'arriment dans mon moi, celui que je n'aime pas. Même après prouesse sexuelle et la gloriole qui m'honore et que je ne suis pas sûr de refaire de sitôt, et que je devrais me délecter du moment magique du repos du guerrier et de ces yeux noirs qui m'y invitent, ben non, pas moyen. Mon abandon est feint, politesse, je ne parais pas être le goujat que je suis. Je parle, plaisante, câline et souris, tendre, puisque je suis là.

Justement, où étais-je avant d'y être ?

Le bureau avec l'effervescence quotidienne, bruyant ou vivant, comme vous voulez. Eve est une petite nouvelle qu'il faut briffer. Je suis là. Déjà. Elle sourit sans cesse. Sa jupe virevolte autour de moi. Elle boit mes paroles et je m'aime beaucoup en m'écoutant être le prof que j'aurais pu être si je ne m'étais pas si lamentablement dégonflé quelques années plus tôt. Patient et souriant, je lui plais. Je laisse glisser un

peu mon regard vers ses lèvres pour s'éloigner d'où nous sommes et aller dans l'intime, son regard ne désapprouve pas, n'évite pas, elle a compris.

Certaines autour de nous ont un sourire entendu, pas grave, Adeline n'est pas encore là. Les Certains présents s'en foutent. Eve n'est pas dans le top-ten alors ils glissent avec indulgence sur mon numéro de charme, tout en notant sa potentialité jusqu'alors insoupçonnée et dont il faudra se méfier dans nos futurs combats de coqs. J'existe. Je séduis, donc, je suis. Les regards de François et de Robert valent certificat notarié. Enfin, je séduis, c'est vite dit...

Séduire est un challenge, c'est partir de rien surtout quand on n'est pas très beau. Les beaux ne séduisent pas puisqu'ils sont la séduction même, un tout pour certaines, un début, une invitation pour les autres. Les femmes décident. Selon le moment, leur humeur, leur envie, leur dernière histoire. Toi mon bonhomme tu passes par là, tu fais le paon si tu le peux ou bien tu racontes une histoire, et puis tu attends. C'est comme ça et c'est très bien. Vous imaginez un peu si les hommes choisissaient !?

Non, elles choisissent, j'y tiens !

Les plus gentilles vous laissent croire le contraire. Il y a des mensonges nécessaires et la vérité ici comme ailleurs rendrait les choses compliquées. Les femmes ont raison puisque, moins orgueilleuses, elles ne gardent que le nécessaire. Eve n'avait montré qu'une ouverture, c'est à dire une non fermeture, je n'avais plus qu'à montrer la mienne et je fus plutôt offensif. Non que cela soit mon tempérament habituel, au contraire je suis plutôt prudent, voire hésitant, mais là, dans une collectivité je ne pouvais me permettre de conter fleurette à une stagiaire trop longtemps. Alors, après le franchissement difficile des longues jambes de Karine qui barraient le chemin vers lequel ma conquête imminente s'était retirée, j'arrive

essoufflé à son oreille et lui glisse avec ce qui me reste de force un « dînerons-nous ? ». Je ne saurais jamais quoi de ma rhétorique ou de ma prévisibilité l'amusa le plus mais elle me répondit aussitôt d'un «oui d'accord, tu connais de bons restos ? » Prostré devant la banalité d'une situation dont je détenais la responsabilité je lui répondis un « oui bien sûr ». Et voici comment la terre tourna encore un peu plus vite dans le bon sens.

Donc, je suis maintenant la main dans la farine, et, évidemment, telle la tartine confiturée qui tombe du mauvais côté, la sonnerie retentit sur Eve apparaissante. Je passe rapidement sur la pizza ratée dû à un oubli de pré cuisson de la pâte. Pourtant ce n'était quand même pas l'émotion qui m'étranglait ! Si cela avait été Adeline j'aurais foutu le feu à l'immeuble ! Attention, nul manque de respect ! Eve a une noblesse dans la démarche apprise dans une école d'hôtesse. Pas question de cynisme ou de je ne sais quoi qui rendrait mes propos moqueurs, je vous vois venir ! Non. Mais tout comme moi, avouez que malgré le charme s'échappant de chaque femme, elles ne vous donnent pas toutes envie d'éternité . Bon, me voilà parti dans la prétention ! Car même imaginant une seconde que j'eusse proposé la chose à Eve, rien ne dit qu'elle l'eût acceptée. Dès qu'une histoire s'achève, c'est-à-dire, dès que deux destins, ou appelez-ça comme vous voudrez, se trouvent changés, on ne connaîtra jamais la suite d'une vie qui n'aura jamais lieu. Bon, je ne sais pas si je suis très clair.  
Je m'explique.

## VANITÉ

A chaque instant de notre vie dans un instant présent qui glisse sans cesse entre passé et futur nous avançons au propre comme au figuré, en mettant un pied devant l'autre, bien. La démarche quoique répétitive parfois jusqu'à l'abrutissement, n'en est pas moins linéaire. On va à droite, à gauche, on s'arrête, on fait demi-tour, on hésite, on évolue. De la même façon que vous prendrez ou non un pot de fleurs sur la tête en passant à un lieu précis à 13h12'30", votre futur changera totalement en passant en ce même lieu précis quelques secondes, quelque fois même, fractions de seconde, plus tôt ou plus tard. Ainsi vont nos rencontres : affectives, professionnelles, commerciales, routières... Tenez, moi que vous lisez, ma vie n'a tenue qu'à quelques centimètres et quart de seconde à deux reprises sur la route, où j'aurais pu finir sous un camion, et je ne suis pas le seul, sans compter les malheureux qui sont restés en dessous. Banal.

En fait, le présent est une bande de la naissance à la mort qui se déroule sans cesse sous nos pas, croisant ou pas d'autres bandes, ça fait peur. Enfin moi, ça me fait peur, car comment n'être pas le simple jouet du hasard ? Clichés mis à part, comment pouvoir garder les rênes de nos vies ? Le coup de volant pour éviter le camion.

De même celui d'Adeline a changé ma vie.

Ainsi, décidant de ne pas me choisir elle a changé ma vie et la change encore aujourd'hui à chaque instant, comme elle l'aurait fait si elle m'avait choisi. Je ne serais pas assis là à

écrire, un thé fumant à portée de main, qui d'ailleurs ne fume plus tant mes doigts au lieu de s'en saisir martèlent fiévreusement le clavier à vous faire partager cette névrose que je ne garde pour moi seul à aucun prix ; comment être maître de sa vie, ou plus modestement, comment y admettre la responsabilité des autres ?!

Au moment où, le cœur battant, je sors de ma voiture, tremblant, alors que déjà s'éloigne le camion, la conscience de ce sang-froid qui m'a sauvé la vie me rend profondément heureux. Est-ce moins le soulagement d'une catastrophe évitée que le sentiment d'être resté maître de mon existence ? Pendant le déroulement de la bande x à y, c'est-à-dire du début du virage x où j'ai perdu le contrôle de ma voiture jusqu'au moment y où je l'ai retrouvé, j'ai été seul maître de l'arrêt ou de la poursuite de ma vie. Ou alors il aurait fallu qu'un pot de fleurs traversât le toit dans la séquence xy mais c'était quand même assez peu probable. J'ai donc goûté ce sentiment de puissance au fur et à mesure que je séchais au soleil et que mon rythme cardiaque redevenait normal. Réflexion faite, j'ai eu bien raison de savourer ce moment de pouvoir, et souvent même je me demande s'il n'aurait pas été préférable de rester plus longtemps, voire à vie, dans cette béatitude auto-suffisante ? Certains vaniteux le font bien.

## L'EUROPE EN PAIX

Bon, ces chemins qui se croisent et s'entrecroisent dans un flux de hasard que l'on ne maîtrise que très partiellement... Eh bien moi qui vous écris encore, j'ai le vertige quand je pense que mon pot de fleurs à moi, j'ai nommé Adeline, et ce n'est pas fini, a complètement changé ma vie le jour où, enlaçant sa taille, plongeant dans ses yeux, je n'y ai rien lu d'autre qu'un amusement légitime, un bonheur simple où je n'étais que pour une toute petite part, c'est-à-dire une belle soirée x divisée par un nombre de participants y, et où j'avais déjà la chance de me trouver.

Tout ça pour en arriver là ! Oui. J'insiste.

Car combien de pauvres types sont morts sans jamais avoir tenu dans leurs bras, fût-ce le temps d'une danse, pareille légèreté ?

Mon penchant pour l'Histoire naturellement m'entraîne vers ceux de 14/18. Crevés jeunes et vierges pour certains, qui, dans la pourriture n'auront connu qu'en rêve cette délicieuse éther ; chatoyance parfumée, quelque chose qui se pose comme ça sur votre épaule un beau jour.

Oui mais voilà, l'Europe est en paix, ventres pleins, pieds au sec, on en redemande ! On se fait des rêves d'éternité.

Pourquoi « On » ? « Je » me fais des rêves d'éternité !

Quoique, l'éternité rendrait les choses, mêmes les meilleures, éternellement insipides, la rareté faisant la valeur des choses. Se mettre à table tous les jours devant un grand cru, je n'ai jamais essayé, mais au bout d'un moment on ne doit plus

apprécier de la même façon. L'habitude tue, une bonne piquette sera nécessaire à se rappeler les bonnes choses par leur contraste. La tête sous l'eau avant le bol d'air. Combien un asthmatique serait heureux de pouvoir respirer comme tout un chacun ! Une fois rencontré un asthmatique, on doit respirer différemment, tout au moins pendant un moment. Bon j'arrête là, vous m'avez compris .

Dois-je pour cela comparer Adeline à du pinard, aussi bon soit-il ? Pas sûr. Avec un peu d'économie, ou par hasard, on peut déboucher un jour un grand vin. Une bouteille n'est qu'un objet avec un prix dessus... elle, non ! Et mon égarement machiste s'arrête là...

Quoique...

Tout bonheur se compare après tout ; à Elles d'en faire autant si ça leur chante et sûrement qu'Elles ne s'en privent pas.

Bon, Adeline a la valeur de séduction que je lui donne sans faire l'unanimité. Il y a bien d'autres filles dans le groupe d'hôtesse de notre aéronef. Sélectionnées en amont, elles sont toutes triées sur des critères physiques incluant une allure générale. Les plus lucides se qualifient elles-mêmes de pots de fleurs.

Pourquoi pas ?

Soignées jusqu'au bout des ongles, ignorant chewing-gum et démangeaisons intempestives, elles sont militaires de charme. Elles rassurent le bourgeois.

Elles retiennent le temps où voyager était réservé à l'élite. Elles sont le reniement d'un présent désespérant où l'on va au bout du monde comme nos grands-parents prenaient l'autobus.

Elles préservent les apparences et tout le monde est content, le prolo dans le même avion que le bourgeois, plus de classe ! Alors que quelques décennies de transport en arrière, il en existait trois, voire quatre en transport maritime ! Utopie commerciale d'un monde de plus en plus inégalitaire, elles nous font oublier le bétail que nous sommes devenus. Qui va

leur jeter la pierre !?

Bon, je ne vais pas céder à la facilité de la misogynie, mais si l'on s'accorde à dire qu'il y a toujours quelque chose qui se cache derrière une barbe, qu'en est-il des mille et un artifices féminins ?

Le charme...

Je m'attendais à la réponse !

Je veux bien être bon public, mais quand même...

Sans cesse éloignés d'Adam et Eve, nous sommes arrivés à un point où l'habit seul fait le moine. Tout est esthétique, rien qu'esthétique.

Le concept soixante-huitard où n'avait de valeur que l'intérieur est devenu ringard. Ça l'était déjà puisqu'une apparence négligée n'a jamais fait preuve d'une beauté intérieure.

Passons. Nous sommes dans l'image, immergés dans la perfection esthétique absolue : télé, abris de bus, magazines, peaux fines sans grains, absence de cernes sous les yeux attestant quinze heures de sommeil journalier ou bien barbe de trois jours et regard viril perdu dans le lointain. Tout n'est qu'artifice à faire de nous de bien pâles imitateurs. Normal, c'est pour acheter une part de rêve. D'accord. Mais à condition de le dire, comme sur les paquets de cigarettes « abuser du rêve peut être dangereux ». Suffit pas d'acheter le rasoir machin ou allumer une clope pour ressembler à un cow-boy. Bon, j'enfonce une porte ouverte, je sais.

J'en reviens à Adeline dont vous me pardonnerez de m'être éloigné quelques lignes. Ai-je vraiment apprécié ces minutes passées dans ses bras ? Bien sûr que non ! Le souvenir m'en est agréable, oui, puisque, étant épisode privilégié de ma vie, il ne me quittera plus jusqu'à l'écrire. Avec le temps il se déforme sans doute, s'enjolive, patine entre sépia et multi-chrome, c'est sûr, mais ces quelques minutes qui restent sont-elles sensibilité poétique exacerbée par l'amour ou bien

sensiblerie d'adolescent immature prolongée adulte par frustration ? Courageusement je vais dire entre les deux, mais est-ce vraiment possible ? Étais-je adulte dansant avec elle ou bien adolescent inquiet se demandant comment la retenir ? Que lui dire ?

Comment lui plaire ?

Pourquoi moi plutôt qu'un autre ?

Elle, dont la silhouette fait se retourner les hommes, quels sont mes arguments ? Et encore, ce ne sont là qu'incomplètes questions, car comment assumer de vivre avec une femme d'une telle beauté ? Mais bon, je n'en étais pas là.

Voilà ce qui m'empêcha de m'abandonner ce jour-là avec elle.

Si tout était à refaire je m'intéresserais à la publicité. La pub, c'est sonder l'âme humaine, la transgresser. Sonder les désirs des autres et avant tout les siens. Nos rêves se ressemblent. Pénétrer la publicité c'est entrer dans l'universel. Vendre c'est séduire. Je ne parle pas de vendre un verre d'eau à un assoiffé mais plutôt de fourguer quelque chose à quelqu'un qui n'en a à priori pas besoin, justement créer cet à priori jusqu'à le faire devenir besoin.

Et là, je suis au cœur du sujet, car vendre c'est se vendre avant tout. Je me blâme aujourd'hui de ne pas avoir compris ça plus tôt. Dénoncer la pub « piège à cons » n'a fait que me limiter dans cette catégorie.

Elle est l'exacte contraire d'un piège puisqu'après avoir puisé dans notre inconscient des désirs et des rêves, il nous reste bien la conscience de la limite de ceux-ci, et donc de notre intelligence, et tout est là. Publicitaire et donc psychologue, j'aurais été un autre homme. Je m'imagine dans un séminaire de postulants à cette profession. Des types à qui on ne la fait pas. Évidemment, le Moi dansant avec Elle ce jour-là n'a pas sa place parmi des jeunes loups.

Et là, je rentre immanquablement dans la science-fiction. J'atteste l'impossibilité absolue que moi, personne écrivant ces lignes, ai pu être sélectionné parmi pléthore de candidats par un maître de la pub. Impossible. Inutile d'insister. Je sais la sympathie que vous avez pour moi puisque vous êtes arrivé à me lire jusqu'ici, mais si vous voulez bien y mettre un peu d'objectivité, jamais un type incapable de se vendre ne vendrait quoique ce soit. Croyez-moi, j'ai peu de convictions. J'ai douté souvent dans ma vie, doute et douterai encore, mais là , plus de doute pour cette évidence. Point final.

La réalité n'est pas souvent souhaitable.

Imaginez ne serait-ce qu'un moment la catastrophe planétaire que représenterait davantage de vérités assénées au monde ! Que Christophe Colomb n'ait pas découvert l'Amérique ni Lindbergh traversé l'Atlantique le premier n'est pas très important... Mais qu'un test ADN sur des restes de nos bergères apparitionneuses de Sainte-Vierge y révélerait des traces de schizophrénie... Alors là ! Pardon ! Pas touche aux icônes. La science qui sans cesse avance et nous bouscule, comme ce Carbone 14 par exemple, ne sera pas non plus la bienvenue partout à remettre nos convictions en cause. Pas touche !

Parlons aussi d'une armée française toujours si invincible que nous fûmes envahis trois fois par le même ennemi en quelques décennies ! N'oublions pas non plus notre Victor Hugo, impénitent trousseur de jupons, tourneur de guéridons, dénigreur d'un Napoléon, qui, bien que tout petit, fit bien plus de social que d'écrire Les Misérables !

D'accord je n'y étais pas, mais enfin qui croire et pourquoi ? Nous vivons sur des mythes. De belles histoires que l'on se raconte en famille. Pas question de toucher à la religion ou à nos héros, ni trouver réponses à tout ; restons manichéens, les méchants seront toujours les autres...

Bon j'en étais où moi !? Je m'éparpille...

Oui, l'abomination du réel. Un mec complexé, perdu aux bras d'une fille trop bien pour lui. Poursuite infernale d'un destin écrit car autant de hasards ne sont plus des hasards.

Parents pensant qu'une assiette pleine suffit. Réactionnaires méchants sur une jeunesse qui les dépasse d'autant plus qu'eux n'ont pu vivre la leur. Triste. Alors le gosse, mal aimé, ou pas comme il voudrait, c'est pareil, se dit que si on ne l'aime pas c'est de sa faute parce qu'il déçoit ses parents et qu'il est moins bien que les autres. Bien fait ! Il expie et donc ne se rebelle pas, on ne peut pas tout faire.

A l'école, il est en retard d'avoir marché dans la rue avec des chaussures trop petites. Il a peu de copains, ne prend pas la parole en cours, ne lève pas le doigt. Il joue mal au foot, ce qui le rabaisse encore un peu plus dans une école de garçons. Et puis il se défoule avec un autre cancre alors il est puni. Les mauvaises notes se succèdent alors le papa est déçu et le montre en rabaisant le fiston encore un peu plus. La haine tourne en rage. Pas violent, pas besoin, pas un mot, pas une bêtise à la maison, pas de rébellion, pas de vie. La peur, toujours. Réel impossible, le gamin se réfugie dans les bouquins, lit tout ce qui passe. Un tourne disque arrive à la maison. Pas question de zizique anglaise car « c'est du gâchis on comprend rien ». Procol Harum tourne un jour sur le pick-up, pas trop fort pour pas faire peur au chat, mélodie d'orgues quasi religieuse qui ne convaincra pas le paternel.

Censure.

Tant pis, au moins le même connaîtra le répertoire de Charles Aznavour. Il aime bien mais ce n'est pas de son âge. Là où on apprend la joie en faisant brailler les Stones avec frères et sœurs, lui, seul, préfère les chansons tristes, évidemment. Parfaite construction d'un loser. Avant sept ans tout est fini, gravé dans le marbre.

Rideau.

Bon ok, on a compris, mais pourquoi l'écrire ?

Complainte vengeresse sur un père qui n'est plus là pour la lire ? Non. Impossible débat. Tout rejeter sur des parents sortis de la guerre, incultes, un lardon sur les bras ? Il y avait plus de « Nous Deux » à la maison que de bouquins de Dolto. Y z'ont fait ce qu'y z'ont pu, avec, eux aussi, le patrimoine reçu d'une famille pleine de picoles et de non-dits parfumés de rutabagas et de discours du Maréchal. Faut un sacré coup de talon pour remonter ! Peut-être ont-ils eu peur de ce qu'ils auraient trouvé à la surface. Et puis faut-il encore y arriver à la surface ! Non, ces lignes ne me défoulent ni ne comblent aucun vide. Et pourtant j'ai envie d'écrire, ou plutôt exactement de réécrire car la seule écriture d'un passé n'a pas d'intérêt. Bon, soit, mais à partir de quand ?

De cette route de Toscane dont je parle plus haut où tout aurait pu s'arrêter ? Prise de conscience tardive de la valeur d'une vie par sa fragilité ? Non. Je serais le même, peut-être un peu plus conscient, mais insuffisamment pour changer d'aiguillage. J'ai connu des personnes sorties de la planète cancer et revenues sur terre sans avoir changé, à commencer par ma mère. Pourtant ils ont dû passer par bien autre chose que mes quelques secondes d'angoisse sur cette route.

Réécrire tout.

Si Adeline avait gardé ma main dans la sienne ce jour-là, ou bien m'avait, d'un regard, encouragé à continuer la danse ?

Non plus. Bah non, mon patrimoine acquis n'aurait pas changé si le miracle avait eu lieu. Déjà, j'aurais connu la vraie Adeline et plus seulement celle que j'imaginai.

Pour que la réalité dépasse l'imagination il faut une sacrée dose d'émotion. Et justement j'en ai, et je ne suis pas sûr que ce soit une qualité.

La réalité est à l'extérieur de nous, elle est l'Autre, dans l'Autre mais de façon imparfaite bien sûr, puisque cet autre a lui aussi sa dose d'imagination. Il y a donc ce que Je pense, ce qu'Un

ou une Autre pense, et ce que les Autres pensent. Si au moins deux des trois peuvent être à l'unisson ailleurs que dans un temps très court ? Peut-être les trois entités dans un moment émotionnel x peuvent l'être. Encore faut-il que cela soit dans un contexte de complicité favorable ... Par exemple, dans l'euphorie d'une soirée arrosée, ou au contraire dans un moment difficile partagé, on peut parler d'empathie de circonstance. Les trois collent parce qu'elles ont un intérêt commun : partager un moment fort. Sinon je ne vois pas comment cet unisson à court terme pourrait durer longtemps ailleurs que dans le contractuel, mais là c'est autre chose. Ne quittons pas l'Émotion. Qui a dit qu'au début était le verbe ? Je pense plutôt qu'au début était l'Émotion .

Sans l'émotion nous n'aurions pas survécu suffisamment pour employer le verbe. Quand Gainsbourg qui rêvait d'être peintre nous dit que la musique est un art mineur je ne le crois pas objectif. Quoi de plus que la musique suscite l'émotion ? A partir de là comment peut-elle être un art mineur !? Le grand Serge aura sans doute pris une revanche de n'avoir été génial que dans l'art qu'il ne préférait pas, et donc forcément mineur.

Nous sommes l'Émotion, donc elle nous submerge.

Pourquoi la tombe de Chopin est-elle toujours fleurie ? Nous ne réfléchissons et agissons jamais mieux que lorsqu'elle s'éloigne.

L'ennemi de l'émotion est la conviction. Je pense aux politiques et aux religieux principalement. Ils se servent de leur conviction comme un outil pour convaincre. Devenus manichéens, ils se séparent d'une émotion qui pourrait les faire douter, et donc sortir de leur personnage. Je ne doute pas de la sincérité d'une part d'entre eux, mais dans ce cas on peut parler aussi d'émotion. En effet, qui a prouvé à ce jour l'existence de Dieu ? Est-ce que l'Histoire nous a déjà montré un régime politique idéal ? Jamais. Leurs pensées respectives sont donc le fruit d'une sensibilité guidée par leur histoire, leur

existence, leurs expériences que leur militantisme va tenter de faire partager à des personnes qui n'ont pas la même histoire, ni la même existence ni les mêmes expériences.

Voulant donc marier leur objectivité à la subjectivité des autres, ces gens convaincus ont automatiquement tort. Leur message ne sera reçu par l'autre que de façon subjective, circonstancielle et temporaire. Je pense à tous nos braves citoyens dont les votes sont passés d'un extrême à l'autre, ou bien à ce collègue, ému, qui me disait avoir perdu la foi suite à la mort d'un frère... Je compatis, bien sûr, mais comment une religion peut-elle céder à la superstition ? Je pense à ma grand-mère prétendant la religion importante à maintenir une crainte nécessaire à la morale. Pas d'accord, ce sont deux choses différentes. La case Religion n'est pas indispensable dans le chemin qui nous mène à la morale, c'est à dire au respect de l'autre, et par dessus tout de soi-même. Dieu ne doit pas se substituer. Dans le cas contraire la religion n'est qu'une béquille, un palliatif par défaut .

Mamie n'a jamais voulu l'entendre, elle qui n'allait jamais à l'église mais qui m'y faisait toujours cavalier le jour des Rameaux.

J'irais bien encore et encore si elle était toujours là.

Je ne comprends la religion que comme une hypothèse . D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Comment une nature terrestre aussi parfaite pourrait-elle être le fruit du seul hasard ? Voilà des questions qu'il est impossible à tout esprit sensé de ne pas se poser, et bien sûr Dieu est une réponse, définitive pour ceux qui y croient, hypothétique pour les autres.

## RÉVÉLATION

A chacun les siennes. J'ai eu la mienne vers l'âge de dix ans, suite à une opération des amygdales.

Je ne plaisante pas.

Je m'explique :

Las d'angines à répétition, je me retrouve au bloc opératoire d'une clinique voisine où l'on me dit que tout va se passer très vite et que je ne sentirai rien. Mensonges.

Je suis assis. On m'applique un masque d'éther (cinquante ans après, mon médecin traitant ne me croit pas) après une méchante piqûre juste au dessus du genoux droit.

Douloureux écoeurement, nausées... Et puis la voix de ma mère : « Ça y est, il se réveille » !

Des bras me secouent gentiment : « On se réveille jeune homme ! ». Sourire rassurant d'une infirmière rassurante. Tout de suite mon instinct m'invite à retourner dans des limbes où je suis si bien...

Pas question, nouvelles saccades : « Allez, on ouvre les yeux ! ». J'obtempère. Je suis opéré, car allongé avec la gorge en feu. J'ouvre la bouche avec des choses à dire mais la douleur m'empêche de m'exprimer.

On me tend un Kim Pousse, délicieux sorbet à l'orange, en m'expliquant que la glace est un moyen de cautériser la plaie. Je ne sais pas encore ce que cautériser veut dire mais je saisis de bonne grâce le bâtonnet glacé. Encore meilleur quand on ne s'y attend pas. Je le déguste goulûment en réalisant que le temps de l'opération (une demi-heure maxi, se disent les

adultes autour de moi) a été un temps que je n'ai pas vécu, car je n'ai aucun souvenir de quoi que ce soit entre l'endormissement et la voix de ma mère au réveil. Si la douleur ne l'attestait, pas jamais je ne croirais avoir été opéré. Pendant ce micro laps de temps écoulé, des gens se sont inquiétés de moi, mère et grand-mère, attendant dans le couloir. Normal.

Mais plus encore.

Pendant cette demi-heure passée sans moi, car sans ma conscience, des gens marchaient dans la rue, prenaient le bus, d'autres mouraient, naissaient, bref la vie continuait. Légère pour certains, interminable pour d'autres, cette demi-heure est passée, c'est sûr. Je faisais ainsi face à une chose à laquelle mon jeune âge ne m'avait pas préparé : la conscience du temps, autre que le lever pour aller à l'école, le chocolat qui fume et les dimanches dans le jardin de Papi. Je m'étais déjà rendu compte qu'une heure de maths en valait cinq, et là, opération inverse, c'est le cas de le dire, on ne me l'avait jamais faite !

Bon, j'en viens au principal.

Kim Pousse à la main, je tirais déjà des conclusions que je garde encore aujourd'hui, confirmées par d'autres anesthésies : leur effet procure un sommeil différent de celui connu dans un sommeil normal.

L'un, suit un endormissement progressif, assez agréable, de perte de conscience, jusqu'au réveil en général assez clair à la lumière du jour, avec souvent, entre les deux, un sentiment d'avoir rêvé et donc, clairement d'avoir vécu. Il s'en suit parfois aussi des réveils providentiels qui nous sauvent d'un cauchemar, et comme chaque chose a son contraire, un doux rêve peut s'arrêter net à cause du réveil matin ou du chat qui saute sur le lit. Dans tous ces cas, un sentiment linéaire sans interruption temporelle est évident. J'ajoute, comme pour y donner foi, la grande intensité des réveils apocalyptiques :

bitures avec allers-retours toilettes, chutes, haleine de chacal, reconnections immédiates d'un passé récent. Je vomis donc je suis.

Point de tout cela dans l'anesthésie : piqûre, perte de conscience immédiate, trou noir intemporel, absence de rêves, réveil par paliers, reprise de conscience lente, accélérée ou non par l'intensité de la douleur de la région opérée...

Pour ma part, j'ai surtout été frappé par ce trou noir. Vide absolu de conscience. Une sorte de non-vie qui m'a, du haut de mes dix ans, fait penser à la mort...

Peut-on parler d'un moment neutre ? Bien sûr que non, puisque la terre à continué de tourner sans moi avec ses joies et ses peines. Cette demi-heure est, je le dis une fois de plus, passée sans moi. On aurait pu m'assassiner, me kidnapper sans problème. Je n'existais que pour ceux qui m'entouraient. Un corps était là, l'esprit n'y était plus. A chacune de mes anesthésies, c'est à dire quatre ou cinq, la plupart de quelques minutes pour des interventions bénignes, j'ai vécu ce sentiment de néant, de vide total.

Comment ne pas songer à la mort ? Sans le secours d'une religion elle doit bien ressembler à ça...

Ce néant est-il possible à accepter ? Bien sûr que non ! Imaginez l'inconcevable de ce même néant qui, de quelques minutes dans un bloc chirurgical, passerait à l'infini de la mort !?

Inimaginable !

Orgueil ?

Peut être...

Car comment des siècles sont-ils possibles après moi mais sans moi ?

Comment nos vies si compliquées peuvent-elles s'éteindre ?

Comment cette perfection de la machine humaine peut-elle s'arrêter ?

S'altérer, vieillir, à la rigueur, mais brusquement s'arrêter, plus

rien.

Inacceptable !

Je veux bien, mon heure venue, rentrer dans un tunnel, sombre, sinon ça ne serait plus un tunnel, mais j'exige une lumière à la sortie !

Ce trou noir béant dans le néant m'est impossible !

Et justement là, comme des milliards d'êtres humains avant moi et tant d'autres après, je m'invente un Dieu qui chasse ce vide car qui d'autre peut allumer la lumière et me tirer du néant ? Dieu est alors évidence puisque seule solution à l'inacceptable. Une belle histoire avant de s'endormir pour la vie.

Je préfère mon réveil douloureux.

J'ai, ce jour-là, perdu mes amygdales et gagné ma seule conviction.

Car enfin, comment la seule volonté, même justifiée, ô combien, de croire en un Dieu salvateur du néant, prouverait son existence ! ?

Comment des milliards d'êtres humains peuvent croire en « quelqu'un » qu'ils n'ont jamais vu, ou bien, moins trivialement, à une entité jamais avérée, sinon dans leur imagination salvatrice ?

Ma peur du vide précitée ? Sans doute.

Réponse simple aux questions existentielles ? Sûrement. Solution aux questions biologiques ? Mmmh déjà moins sûr ; plus la science avance, plus Dieu recule...

En tout cas pour moi, ce jour-là m'a fait basculer dans la parfaite compréhension du besoin de croire des Autres... et donc de mon athéisme !

Ces Autres là sont dans l'optimisme d'un refus du trou noir et donc de l'existence d'un Après. Je bascule donc dans le pessimisme, tant pis pour moi.

Honnêteté infligée à soi-même.

Et ce n'est pas tout. Comment ce petit garçon, transi de peur

devant son papa et tellement moins bien que les autres pourrait-il avoir une vue optimiste de sortie du vide ? Je comprends parfaitement la peur qui justifie Dieu mais ne la partage pas. Je respecte mais c'est tout. Je ne serai jamais militant d'une opinion née d'une réflexion car je n'ai nul besoin de l'affermir en la faisant partager.

Le petit garçon assume sa solitude. En parler oui, pourquoi pas, à qui veut bien l'entendre ; mais convaincre ? Jamais ! au nom de quoi mon Dieu !? (je plaisante). D'ailleurs, j'ai quelquefois raconté mes impressions post-anesthésiques sans jamais avoir ébranlé qui que ce soit, même parmi mes plus polis auditeurs.

Une remarque quand même : pourquoi les militants sont-ils toujours du même bord ?

A-t-on déjà vu un parti athée ? Un mec niant Dieu, haranguant les foules ? Lénine, d'accord, mais c'était par dialectique politique ; l'athéisme étant là un moyen et non une fin, à moins que Lénine ait été opéré des amygdales...

Une religion chasse l'autre. Donc aucun militantisme athée. A côté de ça, combien de catéchèses ? Combien d'écoles coraniques ? Combien de provocations du côté de l'esplanade sacrée là-bas ?

Lamentables fétichismes de nos névroses.

Refus du hasard.

Comment pourrions-nous être arrivés, comme ça, poissons d'abord, puis courts sur pattes et puis hop, homos erectus !? Du triton à Léonard De Vinci. Sacré Darwin ! Louis XIV cousin du singe ! Impossible ! Vanité.

Croyons donc ! Soyons optimiste !

Suis-je seul à me demander pourquoi Dieu ne nous a pas envoyé plutôt sa fille, qui aurait pu tout aussi bien sauver l'humanité que son superbe garçon blanc émacié !? Puisse-t-elle être noire en plus, là, j'aurais peut-être douté !

Mais non, nous sommes dans ce parfait paradigme d'un Christ homme féminisé de pardons et de sacrifices, nous enjoignant de nous aimer les uns les autres comme si cela était possible ! Et puis cet autre belle histoire de "Vierges du Paradis"... Franchement...

A toutes celles ou ceux qui me reprocheraient une trop irrévérencieuse mécréance, je n'engagerai de débat qu'après réponse à cette question simple et judicieuse : pourquoi Jésus, Mahomet et Bouddha sont-ils des hommes ?

En attendant ce pas utile à l'humanité, je vous invite à rester lucide et surtout debout, ou assis, à la rigueur, avec un bon bouquin.

Le petit garçon n'est pas concerné par tout ceci.

Étant la peur à lui seul, il ne peut plus avoir peur. D'abord, il faut aimer la vie pour craindre de la perdre. Il ne peut y avoir réflexe de survie, sans la vie. Comment le dernier de la classe, risée des profs, tellement gauche et pleurnichard et mauvais au foot pourrait-il aimer la vie ? C'est clair, amygdales en furie, il ne peut avoir le même ressenti qu'un enfant aimé, entouré, choyé, dans un environnement favorable à une soif de vie qui, tout naturellement, entraînera l'angoisse de la perdre. Il entrevoit ce néant qui le choque bien sûr, mais qui est aussi une porte de sortie de sa non-existence ; sans la souhaiter il ne peut pas en avoir la crainte. Comment pourrait-il partager une angoisse universelle, alors que sa position le place en dehors de cette universalité ?

Bref, ce néant redouté par les autres devient salvateur pour lui. Il ne peut donc y avoir de lumière souhaitée pour prolonger sa peine, et donc, il assimile ce tunnel fermé comme une aubaine future. Pas d'angoisse, pas de Dieu.

La boucle est bouclée.

## MONTPARNASSE

Ceci étant dit, et comme la vie continue, il faut bien revenir ce jour-là dans cet appartement de Montparnasse dont j'ouvre la porte d'entrée d'une main enfarinée.

Eve est là.

Elle a les mains vides comme pour marquer un territoire, une promesse d'avenir excluant toute politesse de bouteilles ou de pots de fleurs devenus inutiles. Plus grande qu'à l'habitude, j'avise qu'elle porte des talons hauts, escarpins ajourés laissant apparaître des pieds plutôt petits pour sa taille, soigneusement vernis de rouge foncé.

Nos lèvres se joignent.

Goût magnifiquement érotique de rouge à lèvres, gâché par un chewing-gum, qui, malheureusement, contraste avec l'effort d'une toilette plutôt chic. Eve est de famille bourgeoise, bah oui, Neuilly, évidemment. Elle est du genre à galoper aux toilettes après la gaudriole. Je n'ose rien dire ; ça casse un peu l'ambiance mais l'intimité a ses limites, en tout cas Eve a les siennes. Par contre, j'adore quand, le matin, chez elle, dans sa petite chambre, promiscuité d'une pièce unique, elle s'abandonne au lavabo d'une gracieuse toilette au gant en me tournant le dos.

Un jour, très sincère, je la complimente pour ses jolies fesses toutes rondes.

Elle tourne la tête et d'un air pincé me réplique que ce n'est pas vrai !

Elle doit se trouver trop ronde justement...

Plus trop sûr de moi et regrettant ma spontanéité je prends la pire des décisions, celle de me taire, et donc d'approuver implicitement le contraire de ce que je pense. Première erreur ? Pas vraiment, elle n'est pas sûre de ce que je pense puisque je me tais. N'ayant plus l'âge des miracles, elle choisit le pire. Je laisse faire. Ce petit détachement me va bien puisqu'il me permet une première reculade, un non-engagement évitant une possible future rupture difficile, déduction faite à mille à l'heure, ouf ! N'ayant jamais le courage de rompre, je suis à fond pour le pourrissement à petit feu, être largué pour ne pas avoir à le faire.

Aujourd'hui, à peine la pizza achevée, je fais glisser sa robe de soie bigarrée antillaise à dominante jaune. Ses seins trop lourds sont une promesse non tenue, un peu comme le chewing-gum tout à l'heure à l'entrée. Pourtant je lui fais l'amour infiniment et je sens que sans cesse elle me jauge ; ainsi quand je la quitte elle me serre très fort et tarde à courir aux toilettes. Elle revient dans un grand sourire et j'accueille son corps en nage et ses cheveux trop épais m'étouffent. Elle me confit la maladresse d'un autre homme plutôt d'âge mûr qui lui fait toujours la chose avec les mêmes gestes, compliment à l'envers. Je me rajoute du panache en trouvant au malheureux je ne sais quelle excuse parfaitement démagogique.

Mon esprit s'envole vers Adeline.

Chaque seconde passée avec Eve est un mensonge et mon silence, sa ponctuation. Silence devenu si assourdissant qu'elle s'en éloigne d'un sourire indulgent.

Devenus amis, nous attendons le soir en parlant de tout sauf de nous, puisqu'il n'y a plus de nous. Puis elle part en me remerciant pour le repas, l'aide au travail, et d'être finalement un si gentil garçon.

Ses pas martèlent l'escalier.

Eve n'a pas pris l'ascenseur comme pour donner à nos derniers instants un bonus romantique.

Allez savoir pourquoi, mes pas se précipitent de l'autre côté de l'appartement donnant sur le cimetière.

Passé dix-huit heures, il est déjà fermé.

J'ai donc une vue privilégiée sur notre passé, là, tout en bas. L'hiver, quand la vue va jusqu'au fond, les jambes douillettement collées au radiateur, je profite de ce théâtre ouvert où chaque acteur se lève dans la mémoire.

Eve, découvrant ce surprenant panorama n'en a dit mot, même pas une plaisanterie de circonstance, preuve d'intelligence ou d'indifférence ? Opter pour la seconde hypothèse m'évite le remord de ses pas maintenant évanouis. Je ressens le sentiment brusque qu'elle m'aurait rendu heureux, avec des enfants intelligents ; mais le bruit du chewing-gum mâché tue ce regret dans l'œuf et me rassure tout à fait.

Bon, au moins Eve n'aura pas eu le temps de me mépriser, je m'en tire haut la main. Un frisson me descend la moelle épinière jusqu'aux reins et traverse le radiateur pour finir dans le bois du parquet grinçant.

Je m'accorde ainsi la vision romantique de la scène finale du film "Le Troisième Homme" : dans un très vieux cimetière arboré justement, là où Joseph Cotten, immobile, regarde Alida Valli marcher vers lui, puis arrivée à sa hauteur, le dépasser, magnifiquement méprisante. Il y a quelque chose de ça pour Eve et moi, et je comprends mon besoin de ce cimetière quand meurt notre histoire. Car, enfin, chaque histoire a sa part d'infini, de vécus, de fictions se perpétuant à l'infini dans le passé et l'avenir de l'histoire des autres. Ainsi nous ramenons bien entendu notre histoire à nous-mêmes pour pouvoir être, choisir, rester ou partir, avec l'illusion vitale et absolue d'être unique, alors que nous ne faisons qu'en répéter d'autres déjà vécus à l'infini. D'ailleurs dans nos moments trop rares d'humilité, ne nous disons-nous pas que

justement les cimetières sont plein de gens importants et indispensables ?

Et surtout, pourquoi le pensons-nous trop tard ?

Combien de personnes se sont promenées aujourd'hui, là, en bas ?

Au hasard des flâneries, des noms gravés leur auront immanquablement rappelé des livres lus, des moments historiques comme des airs de musique. Voyeurisme touristique, peut-être, mais pas seulement. Densité de richesse d'Histoire des hommes, comment éviter les cimetières ? Le Père Lachaise et ses impacts de balles des derniers jours de La Commune de Paris, justement près du tombeau mégal de "De Morny", qui servait de cache d'armes aux fédérés !

Ces pierres me parlent.

Je plains ceux qui jamais ne les regardent.

Haïr les cimetières c'est oublier la vie qui s'arrêtera un jour, ce qui en fait toute sa valeur. Au lieu de courber le dos, crevant de peur ou d'espoir dans les lieux de cultes, l'homme devrait, debout, contempler là-bas ces arbres centenaires éclatant à leurs pieds les pierres des morts. Ces pierres toujours nous survivront. Humilité si simple, si fondamentale qu'elle chasserait nos névroses pour rendre enfin possible la réalité.

Restons debout !

Ou assis, à la rigueur, avec un bon bouquin, mais je vous l'ai déjà faite.

Maintenant une pause charnière est nécessaire.

Je vous ai parlé d'un rêve en la personne d'Adeline, puis d'une réalité avec Eve. Les choses sont claires, la part du rêve est exorbitante, au point d'annihiler toute prise en charge de la chose vécue. Insuffisamment construit pour réparer mes

problèmes d'enfance, je ne peux qu'en perpétuer les inhibitions. Tel ce petit garçon jamais rebelle et qui n'ose pas, mon désir a besoin de celui de l'autre pour naître.

Eve m'ouvre une voie dans laquelle je m'engouffre.

Adeline m'en ferme une autre que pas une seconde je n'ai idée de forcer.

Dommage, car une connaissance réaliste, un passage de l'état gazeux de mes fantasmes, au solide d'une réalité, aurait chassé la déesse pour l'humaine avec ses défauts.

Heureusement, le hasard va pallier cette impuissance, je vous en parle plus tard.

Ayant insisté sur un moment festif bien déterminé, je vous ai insuffisamment présenté Adeline.

Elle a vingt-trois ans, un bon mètre soixante-dix, cheveux mi-courts châains clairs, coiffés d'une mèche délicate lui barrant le front, lunettes devant des yeux verts pâles. Rarement en pantalon, sa jupe avantage sa taille qui toujours m'obsède, je l'ai déjà dit mais c'est normal puisque justement elle m'obsède, et je ne vous parle pas de ses jambes !... Ou plutôt si :

elles sont longues, galbées, moulées, façonnées dans le marbre.

Voilà.

J'ai failli oublier ses mains parfaites, fines, toujours vernies, pas une veine, enfin si évidemment, mais à fleur de peau, lisse comme du sable. Idem pour ses pieds souvent glacés qu'elle m'abandonne discrètement à lui réchauffer les matins d'hiver, quand le hasard me fait une fleur en nous installant à un poste de travail commun pour une heure ou deux.

Démarche légère sans être trop altière, elle a su garder une simplicité d'étudiante, où la femme tarde à éclore pour ne pas trop se dévoiler.

La voix suave, un peu trop grave, seule, montre une note définitive, contrastant gentiment l'ensemble d'une imperfection qui rassure.

Son caractère est calme mais déterminé, elle se fâche sans hausser la voix. Bon public, elle rit de bon cœur aux plaisanteries qui passent, et ne cesse de sourire que pour souffler délicieusement sur sa mère ; encore parvient-elle, dans ses meilleurs jours, à faire les deux à la fois.

Adeline souvent nous relate ses fiançailles contractées, de manière très officielle, avec un sportif dont elle partage déjà la vie. Je dis déjà, car elle est d'une famille nombreuse et plutôt conformiste qui aurait pu juger cette cohabitation moralement prématurée ; nous ne sommes qu'au tout début des années quatre-vingt, mais rien à notre connaissance n'aura su troubler la paix d'une maison unie dont elle nous parle avec amour et jamais les yeux secs.

Je pense pouvoir associer Adeline et le personnage de Martine dans les BD pour enfants. Petite fille idéale et sans taches dans un milieu aseptisé, où de braves gens blancs se disent bonjour dans une ville sans crottes de chien, comme la rue du Labrador de Tintin où les enfants polis ne sautent pas dans les flaques.

Nulle ironie. J'aimerais tellement y vivre et m'y ennuyer un peu.

## POLITIQUEMENT CORRECT

Il y a des hasards heureux et d'autres malheureux, ils sont en général faciles à distinguer. En ce qui me concerne j'ai des doutes.

Me voici un vilain soir dans la voiture d'Adeline, assis à l'arrière avec un couple malgache, collègues de travail, qu'elle s'est excusée discrètement d'avoir convié. Serait-elle raciste ? Mot galvaudé dont la signification change au fil du temps.

Il devait être peu utilisé dans une France coloniale qui l'était de fait... Puis les nazis nous parlèrent de races supérieures. Aujourd'hui les méchants ayant été vaincus, et c'est bien fait pour eux, le seul fait d'admettre une différence entre les races ferait, de facto, de nous, des racistes. Tel cet entraîneur de foot qui nous dit que les Noirs courent plus vite mais qu'ils sont moins techniques... Et qui se retrouve le lendemain à la une des médias, obligé de s'excuser sans nous expliquer simplement que courir n'empêche pas de penser.

La langue de bois est devenu béton.

Pas de débats sur le fait que partout des hommes et femmes noirs se hissent toujours plus haut dans le sport d'élite. En France bien sûr, de par son passé colonial et son équipe de foot, mais surtout les USA, pays hautement sportif élitiste et décomplexé, d'ailleurs un peu trop, témoignent que partout les Noirs boutent les Blancs hors des podiums.

Le football américain de haut niveau, longtemps interdit aux Noirs, voit de nos jours dans ses équipes une contingence de plus en plus colorée.

Il y a bien différence et l'admettre n'a rien de raciste, et d'ailleurs on s'en fout, car au final, s'il y a bien des racistes, ils existent dans toutes les communautés.

Politiquement correct, je te hais !

Un monsieur pas noir mais de couleur, nous annonçant fièrement qu'il n'y a plus de têtes de nègres dans nos boulangeries, ne fera pas revenir un probable arrière-grand-père courant en première ligne sous la mitraille prussienne ; c'est trop tard, piètre revanche prémâchée par l'air du temps qui panique ! Hystérie collective des mots : plus d'aveugles mais des non-voyants, bientôt plus de morts mais des non-vivants !? A quand l'Espagne bannie de l'Europe si elle ne retire pas le mot négro de son vocabulaire !? Emmènerons-nous demain nos petits-enfants au cinéma voir Blanche Neige et les sept personnes de petite taille ?!!!

Le summum de l'outrance récupératrice suivit inévitablement la victoire de 1998 en coupe du monde d'une équipe de France de football inévitablement et heureusement multiraciale. Nos journalistes dithyrambiques, oubliant l'aléatoire de tout sport qui aurait pu aussi bien priver nos bleus de la finale, firent de cette victoire l'apologie de l'intégration comme mètre-étalon du génie français ! Qu'en aurait-il été s'ils avaient perdu !? Bien sûr l'arbitre ou l'entraîneur aurait tôt fait d'endosser la responsabilité du désastre... Mais nul doute que bien des Cafés du Commerce d'une France pas si profonde que cela, auraient regretté que l'on n'ait pas laissé une équipe plus blanche avoir un meilleur résultat...

A Neuilly comme à La Courneuve, une fois les fanions rangés, nous sommes vite retournés à nos quotidiens : Charles-Henri et Marie-Caroline à l'école d'ingénieurs, Mamadou et Mohamed au lycée technique...

Politiquement correct, décidément, je te hais!

Bon ça y est, vous m'avez énervé...

## LEÇON DE CHOSES

Heureusement, Adeline est là sur le siège passager.

Je peux voir sa nuque gracile puisque les appuis-tête étaient à l'époque en option. Le couple non-blanc mais néanmoins sympathique est à côté de moi ; c'est vrai qu'on n'en voit pas de tel dans la rue du Labrador et c'est peut-être pour ça qu'elle a eu besoin de m'en parler. Les rues du Labrador ne sont plus ce qu'elles étaient, surtout dans le treizième arrondissement parisien, où le hasard, j'insiste, m'a amené ce soir-là.

Le fiancé est au volant, jamais Adeline ne le qualifierait autrement, côté vieille France dont elle est fière. C'est la première fois que je le vois, beau, typé brun sud-ouest, gestes vifs, à la conduite nerveuse, voire agressive, insultant le piéton trop lent, je me demande s'il le fait exprès. Elle, n'a de cesse de lui demander de se calmer. Un autre moi aurait fini le trajet en métro. En plus, j'aurais existé à ses yeux ; mais le petit grand garçon reste assis et ne se rebelle pas. Il se rappelle la "leçon de Morale" du lundi matin à la petite école des années cinquante, pupitres et encriers, que même, il ne fallait pas secouer la table, surtout le lundi où ils étaient pleins, sinon flop ! Encre sur la blouse et engueulade à la maison ! On ne disait pas encore "Éducation Civique" et c'était bien dommage, car du temps du Général le mot ne faisait pas sourire. La maîtresse nous lisait une histoire brève qui se terminait par une morale qu'il nous fallait écrire avec pleins et déliés, à la plume Bagnol et Fargeon.

Ce soir, guidé par le hasard, j'insiste encore et vous allez comprendre pourquoi, je prends une leçon de morale qui marque ma non-vie.

L'épisode de la voiture se reproduit au dehors et, de toute la soirée, Adeline n'a de regard que pour celui qui l'ignore. Elle laisse traîner sa main sur lui en nous parlant sans cesser de sourire. Lui, nous snobe. Superbe macho musclé aux sourcils noirs, ne dit mot, ou plutôt si, un moment il le fait, et ce ne sont que lieux communs d'écraseur de piétons.

Le fiancé n'est qu'un physique.

Rien chez moi de subjectif, la tablée entière au dîner en sera témoin : le fiancé d'Adeline est immature, soit, mais qui peut aimer un immature, sinon une immature elle-même !?

Ta tiiiiinn.. !!

Le choc est rude.

J'imaginai mieux Adeline fiancée d'un Gary Cooper.

Peut-être l'a-t-elle entraîné là où il ne souhaitait pas ? C'est possible.

Peut-être s'étaient-ils copieusement engueulés avant ? Possible aussi, mais pas au point de planter toute une soirée. Simple dispute d'amoureux ? Je ne crois pas : comment imaginer un si jeune couple déjà discordant sur une concession aussi mineure qu'une sortie parmi tant d'autres ?

Le fiancé est immature, soit, mais ça ne m'arrange pas.

D'abord, ce n'est que le hasard qui me le fait découvrir. Je vois pourtant Adeline assez souvent et nous parlons, mais sûrement se confie-t-elle mieux à ses amies.

Ça me rappelle le jour où elle me demande : "Quel est ton type de femmes ? »

Spontanément je lui réponds « Toi »...

Erreur !

D'abord le doute.

Adeline rougit très fort à ma réponse, mais voilà, pourquoi rougit-elle ?

Est-ce la surprise ?

Est-ce l'émotion d'une quasi-déclaration ?

Est-ce la gêne d'une amitié trahie ?

Le manque de tact d'un mec lourdement prévisible que je ne devrais pas être à ses yeux ?

Si Adeline avait voulu se rapprocher de moi, elle n'eût pas eu besoin d'un artifice pour y arriver. Elle était tendre, souvent, il aurait suffi qu'elle le soit une seule fois sans me parler de son fiancé. Mais voilà. Pourquoi en parle-t-elle tant et avec tant d'éloges ?!

Et si Adeline doutait d'elle-même ?

Pas une seconde je ne l'aurais cru avant cette soirée maudite, et c'est bien ça que je me reproche. Comment tant d'instantanés passés, sans jamais filtrer quoi que ce soit, avant la soirée cata ? La réponse est simple : j'ai toujours cru Adeline.

Croire l'autre c'est s'en protéger en s'évitant de le connaître mieux afin de ne pas en ternir l'image qui nous arrange. Et bien sûr, par croire je parle de l'Autre dans son entier, pas seulement de ses paroles, mais aussi de ce qu'il nous renvoie par son comportement, sa façon d'être, de s'habiller.

La mettant sur un piédestal, je me suis moi-même dédouané de l'éventualité de la séduire, me protégeant ainsi d'une possible déception qu'elle ne soit pas l'être adulé. Et pour cause, qui peut bien partager la vie d'un immature sinon une immature ?

Croire l'Autre est une lâcheté. Une négation de soi. Un repli. S'ouvrir à l'Autre c'est lui donner le choix à son tour de s'ouvrir aussi, ou pas, puis de l'accepter et par là même, de se voir soi-même, accepté ou non.

M'ouvrir à Adeline comportait le risque d'une seconde lecture d'elle-même alors que la première me convenait trop bien. J'adoptais la position de l'autruche, dont cette soirée finalement bénie, m'extirpa. N'étant pas à une erreur près, je

ne suis pas homme à bousculer les autres, surtout ceux que j'aime, par peur qu'ils ne m'aiment plus.

Voyant Adeline presque chaque jour, à aucun moment je ne me sentis la superbe de lui suggérer que son mariage futur allait à l'échec. D'abord, parce que cela aurait été prétentieux, ensuite parce que je n'avais été témoin que d'une seule de leurs soirées,

ensuite parce qu'elle ne me demandait rien, ensuite parce que je ne pouvais pas déceimment lui proposer d'échanger une immaturité pour une autre, ensuite parce que si elle me cherchait elle savait où me trouver,

ensuite parce qu'elle continuait à nous parler des exploits de son toujours fiancé,

ensuite parce que, quand même, comment une jeune femme toujours aussi sûre d'elle aurait pu se tromper !?

Parfois rougissante, jamais bredouillante, le front haut, comment démarche aussi souple pouvait-elle se mouvoir vers un quelconque désastre ? Mille fois autour de moi ses talons frappèrent le sol sans jamais une fausse note.

C'est le hasard, encore lui, qui quelques semaines plus tard, m'éclaira pour mieux me plonger dans mes ténèbres.

Un jour de canicule, autour de cette piscine qui offrait à ma vue son corps trop blanc. Adeline me confia s'être séparée de ce fiancé pour un autre encore plus beau.

Allongé dans l'herbe, je me sentis bien chauve.

Il est des choses que l'on vit et d'autres pas.

Il y a des pots de fleurs qui tombent, des angines qui font mal et des camions sur les routes. La lente errance du petit garçon mériterait peut-être une histoire mais pas un bouquin. Les chapitres en seraient trop identiques. Ces pages suffisent, que puis-je vous dire d'autre que vous ne sachiez déjà ? Si je vous ai tant parlé d' Adeline c'est qu'elle est une sorte de maîtresse

étalon de mes défaites, passées, présentes et sûrement futures, puisque de nos jours on vit plus longtemps.

Après elle je n'ai pas rencontré Dieu.

Je ne me suis pas engagé dans la Légion Étrangère qui n'aurait sûrement pas voulu de moi, ni ne me suis mis à boire plus que d'habitude, non plus sombré dans la misogynie ou le vote FN.

Je n'allais pas m'échapper à moi-même comme ça ; de toutes façons je me serais rattrapé à la première occasion.

Si je picolais je risquerais de rater une autre Adeline qui passerait par là, ou bien la vraie, on ne sait jamais.

Si j'étais un imbécile je vous dirais qu'elle m'a déçu.

Si j'étais lâche je vous parlerais du destin.

Dans tous les cas, je ferais de ma vieillesse une impasse et de ce livre un fatras ennuyeux. Or, lecteur bien-aimé, si vous en êtes arrivé à cette ligne ce n'est justement pas le moment de vous décevoir. Ajouter d'autres épisodes de la vie du petit garçon serait fastidieux et surtout inutile, vous avez compris son problème : il ne couchera pas avec Adeline.

Il ne va pas en faire un livre quoiqu'il le pourrait bien.

Elle est, après tout, son exact opposé.

Lui, réfléchissant-doutant, ou plutôt ne doutant plus de rien tant il doute de tout.

Elle, vivant sa vie de belle fille droit devant et choisissante.

C'est sûr qu'elle ne va pas le choisir Lui. Faudrait qu'il ait un sacré bagout, quelque chose de plus que ses yeux doux... alors, Elle va direct à l'esthétique, normal. Un beau garçon droit viril est mieux qu'un voûté penché goudron. D'ailleurs son père lui disait toujours de se redresser au même, pas gentiment comme un conseil, non, avec la rage de celui qui n'a pas eu le fils qu'il voulait, d'ailleurs en a-t-il voulu un ?! Faut dire qu'avec ma casquette j'avais l'air d'un péquenot, rabat sur les oreilles, qu'il ne voulait pas que je mette et qui devait accentuer le malaise.

Hivers aux oreilles rouges. Voilà.